

***Vautour* ou la méditation sur la mort**

Christian Mistral, *Vautour. Roman*. Préface de Georges-Hébert Germain, [Montréal, l'Hexagone, 1993], 146 p. (« Typo », n° 85). [Première édition : [Montréal], XYZ, [1990], 154[1] p. (Collection « Romanichels »).]

Aurélien Boivin

Number 105, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57237ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (1997). Review of [*Vautour* ou la méditation sur la mort / Christian Mistral, *Vautour. Roman*. Préface de Georges-Hébert Germain, [Montréal, l'Hexagone, 1993], 146 p. (« Typo », n° 85). [Première édition : [Montréal], XYZ, [1990], 154[1] p. (Collection « Romanichels »)]. *Québec français*, (105), 90–93.

Vautour¹

ou la méditation sur la mort

par Aurélien Boivin

Deuxième roman de Christian Mistral et deuxième volet de la série « Vortex violet », *Vautour* paraît en 1990 dans la collection « Romanichels » que dirige André Vanasse aux Éditions XYZ. Il est réédité dans la collection Romanichels/Poche et, en 1993, dans la collection « Typo » avec une préface de Georges-Hébert Germain.



De quoi s'agit-il ?

Vautour, comme *Vamp*, est un roman à caractère largement autobiographique. Il a, comme point de départ, la mort de Vautour, un ami avec lequel le narrateur, qui porte le même nom que l'auteur, Christian Mistral, a partagé l'appartement pendant quatre mois. Cet ami musicien, qui rêve d'un soir de gloire à l'Astrodome de Houston ou au Madison Square Garden, est décédé à vingt-sept ans comme d'autres vedettes du rock,

tels Janis Joplin, Jim Morrison, Jimi Hendrix, Brian Jones, alors que, en présence d'un autre ami, Pélo, il répétait une chanson de Mistral qu'il avait mise en musique. En l'absence du narrateur, que l'on a cherché toute la nuit alors qu'il était en compagnie de son amie Léa, et qui découvre, au retour, les scellés sur la porte de son appartement. Il n'en faut pas plus pour stimuler l'auteur, un jeune écrivain paumé, et le pousser à consacrer un livre à son

ami : « [...] il ne me restait [...] qu'une seule chose à faire, soit conserver la trace atroce de ce qui s'est passé. J'ai voulu que ma plume publie ton passage. Reste, reste encore un peu. Tu n'es pas mort au bout de ton âge. Tu étais un lotus dans la boue, et je veux que ta mémoire encapsulée ici se marmorise, et je

veux te faire une ovation » (p. 137). C'est en souvenir de cet ami, né avec un « trou dans son cœur. Gros comme un dix cents » (p. 19), qu'il entend consacrer son livre : « Vautour, maintenant que tu n'es plus, je te recrée par les trucs de mon crâne. C'est un collage sadique de tes paroles et de leur sismographie qui rend compte de ton passage parmi moi. Que dirais-tu d'un grand livre sensible à ton absence ? » (p. 33). Il s'agit d'une histoire vraie dans laquelle la présence de l'auteur, confondu avec le narrateur, ajoute à l'authenticité. C'est un hymne à l'amitié qui s'intensifie avec la disparition de Vautour et qui, a écrit Jean Basile, « par la volonté du destin », se transforme en « une méditation sur la mort² », mais une mort difficilement apprivoisée.

Le titre

Comme dans nombre de romans québécois, le nom du personnage principal donne son titre au roman de Mistral. Vautour est un « nom véritable. Authen-

tique » (p. 46), de préciser celui qui le porte, sans toutefois parvenir à convaincre le narrateur, sceptique, forcé d'en venir à l'évidence après avoir découvert dans l'annuaire téléphonique de la ville « vingt-six Vautour, dont un avocat. Saint-Thomas l'incrédule, priez pour moi » (p. 46).

Le décor

La grande majorité de l'intrigue se déroule à Montréal, rue Boyer, coin Mont-Royal (p. 39), dans l'appartement que Vautour veut partager avec un colocataire, ainsi que le précise l'annonce qu'il fait paraître dans le journal à la suite du départ de la « blonde » pour la Saskatchewan. C'est dans cette ville que le narrateur assiste au lancement d'un numéro de la revue *Taxi* (sans doute la revue *Stop*, qui a fait de la nouvelle sa spécialité) dans laquelle il publie une première nouvelle qui lui permet d'amorcer sa carrière littéraire, carrière prometteuse qui fait l'envie de Vautour. Le narrateur fait quelquefois allu-



sions à Marcus (Saint-Marc-sur-le Richelieu), où habite sa mère, sa petite sœur et son propre fils de cinq ans, à qui il rend visite (p. 66-68). Il évoque encore un séjour en France, à Paris plus particulièrement, peu après la parution de son premier roman (1988), et sa visite au tombeau de Jim Morrison, au cimetière du Père Lachaise. Ce voyage aussi est authentique puisque Mistral a participé aux Vingt-quatre heures du livre du Mans, en 1989, après la mort de Vautour, pour faire la promotion de son roman. Est aussi évoquée à plusieurs reprises la vaste Amérique, celle du grand rêve que caresse Vautour.

La durée

Vautour se déroule en quelques mois, depuis la fin janvier 1988, alors que le narrateur est mis à la rue par sa femme après qu'il lui eut « foutu [...] une grande torgnole sur la gueule » (p. 74), jusqu'au début de juin de la même année. C'est le 8 février (p. 44 et 46) qu'il répond à l'annonce publiée dans un journal et qu'il accepte la proposition de Vautour de partager son appartement. Vautour meurt le 2 juin suivant, ainsi que le confirme cette annotation du narrateur le jour de la Saint-Jean-Baptiste : « [...] tu es mort depuis vingt-deux jours » (p. 34). Ce n'est toutefois pas un jeudi que tombe le 2 juin mais un mardi, contrairement à cette autre annotation : « C'était un splendide jeudi de juin » (p. 28). C'est en février que Mistral se rend à Marcus (p. 63). Le lancement de la revue *Stop* a lieu en mars (p. 84). C'est le 20 avril que Vautour se

prépare à entrer en studio pour enregistrer la chanson, « Tous les damnés jupons du ciel », que le narrateur a composée pour lui et qui, dans l'esprit du musicien, « allait le mener droit au Madison Square Garden » (p. 125). C'est d'ailleurs cette journée-là que tout le Québec connaît une panne majeure de courant (p. 129) forçant l'annulation de la séance d'enregistrement. Les événements sont tous rapportés par analepses, mais de façon linéaire, puisque le narrateur écrit après la mort de Vautour. Sont encore évoqués, par analepses mais dans le désordre dans la grande analepse, quelques dates célèbres et moins célèbres, tels le 16 août 1977 (mort d'Elvis Presley), l'assassinat de Pierre Laporte, les Jeux Olympiques de Montréal (1976), la chute de Marcos, de Duvalier et d'Idi-Amin Dada, le massacre (carnage) de Sabra et Chatila, etc. (p. 83).

La structure

Vautour est divisé en quatre parties d'inégale longueur. La première, « A posteriori » relate les circonstances de la mort de Vautour, en l'absence de son ami Mistral et les réactions de ce dernier. Les trois autres, « A priori », « À présent » et « Adieux », s'appliquent à le faire revivre sur papier, à la manière d'un clip, a déjà écrit Richard Dubois³, c'est-à-dire en mettant l'accent sur quelques instantanés de la vie quotidienne de Vautour et de son colocataire. Six mois au moins se sont écoulés entre l'écriture de la deuxième et de la troisième partie : « Tout ce qui précède est l'aboutissement

pathétique de ce que j'avais déjà sur le sujet il y a plus de six mois. Depuis, plus rien. Pouvais-je, en toute conscience, reprendre là où j'ai laissé dans une attaque sournoise de doute et d'abattement, et de lâcheté crasse ? » (p. 55). Cette structure, pourtant orientée de manière à rappeler le passage de Vautour dans l'entourage du narrateur, n'empêche pas ce dernier de tirer profit de la narration et de parler de lui, abondamment. « Le projet d'écriture se trouve alors perverti. Ce qui promettait d'être un discours sur l'autre se transforme en récit autobiographique⁴ », soutient nous

sans raison Patrick Nicol. Dans la troisième partie, la plus longue d'ailleurs, il est surtout question de l'entrée du narrateur dans le monde médiatique.

Les personnages

Le narrateur. Il se nomme Christian Mistral, comme dans *Vamp*. C'est un jeune écrivain de vingt-trois ans, en 1988 (il est né en 1964), qui décide de consacrer un livre à son ami Vautour, qu'il apprend à aimer et à découvrir encore davantage quand il écrit. Mais cette expérience est difficile, car, écrit-il, « [c]'est pas reposant d'écrire à un mort » (p. 36). Il attache beaucoup d'im-



portance à son image et à ce que les autres, son entourage, pensent : « Ils vont dire qu'en fait, c'est à moi que j'écris, ou bien que je profite de ce que t'as passé l'arme à gauche pour me faire du capital verbogène » (p. 36). Mais il se défend, même s'il ne sait pas trop comment amorcer son histoire : « [...] je ne sais trop par quel bout la prendre, ni par où commencer au juste, ni si elle se raconte étant donné qu'elle est vraie, dehors comme dedans » (p. 33). Chose sûre, il doit l'écrire comme un témoignage, car, précise-t-il encore : « Que faire d'autre qu'écrire un livre quand un truc qui ne peut arriver arrive ? » (p. 36).

Ce narrateur, « bâtard d'une sainte et d'un prince italien » (p. 85), se considère comme un raté (p. 56). Il se définit comme « une ordure sensible avec un don pour la pub » (p. 117) et comme « un produit de consommation de masse, une marinade quantique épiciée du principe d'incertitude » (p. 38), voire « presque un clochard, épuisé et puant » (p. 65), le « roi des gueux » (p. 80), un « honnête paumé ordinaire au bal des contrevenants » (p. 80). Père d'un enfant de cinq ans, qui a fui ses responsabilités et sa femme, il ne se prend pas pour un autre : « Quand j'ai connu Vautour, écrit-il au début de cette sorte de journal du quotidien, je faisais pas grand-chose à part pitié » (p. 38). Chroniqueur littéraire dans un journal de la Métropole (p. 39), il rêve de devenir un écrivain reconnu, même si le métier est difficile : « [...] il m'arrive de m'éveiller, de me dresser fiévreux dans la

nuit de mon lit, des pages plein la tête, et j'allume et j'écris, tout excité à l'idée du bon matériau que ça fera pour le livre qui me travaille si les mots passent l'aube. Alors, lambeau par lambeau par lambeau de lambeau, j'extrait de mon âme toutes les épiphanies qui la brouillent comme un œuf sanglant » (p. 52). Grand buveur de bière et bon « baiseur », ainsi qu'il le prétend à quelques reprises, il se considère comme un peu paresseux (p. 96), car il n'a jamais travaillé. S'il est capable d'émotions, surtout au souvenir de Vautour qui lui rappelle l'omniprésence de la mort qui l'effraie, il est misogyne, surtout quand il partage les opinions d'Hemingway, son ami qu'il salue au passage, sur Gertrude Stein, qu'il qualifie de garce (p. 60). Les femmes, à ses yeux, ne semblent bonnes que pour satisfaire ses instincts de mâle, car elles sont presque toutes de « mauvaises femmes qui [lui] ont tourné la tête et déchargé les nerfs, de[s] femmes farcies de dope, ce qui revient à bouffer un poisson qui a bouffé un poison » (p. 55).

Vautour. C'est « un grand ado de vingt-six ans, à peine alphabétisé », « sorte de philosophe des classes laborieuses qui a oublié de travailler » (p. 79). Surnommé Magnet Man à cause des barreaux de métal qu'on lui a installés dans la boîte thoracique (p. 37), il est « [t]out maigre, [...] effrayant de maigre avec une bosse au thorax », mais « beau garçon, plein du charme des prophètes mésadaptés » (p. 79). Mistral en fait une description

physique détaillée (p. 20-21) en insistant sur sa maigre. D'ailleurs il est si maigre que « [c]e que les croque-morts ont pu gratter au fond du four n'a pas pu remplir l'urne » (p. 38). Raté sympathique, il représente, selon Jean Basile, « un nouveau type de héros romanesque dans la littérature québécoise ». De « durs à cuire et maladroits [qu'ils étaient] genre Menaud » ou « des originaux 'épormyables' comme ceux de Maillet, Gauvreau ou Miron », ils sont devenus « fin de race ⁵ ». Mistral présente d'ailleurs Vautour, son héros, comme « un prince déshérité, jeté hors du royaume dans la cité brutale, un prince déchu courant au bout de son sang, au bout de sa race anémique sans comprendre ce qui lui arrive » (p. 21). Né avec un trou au cœur de la grosseur d'un dix cents (p. 19), il rêve de devenir un musicien célèbre dans cette vaste Amérique rêvée et de triompher sur les grandes scènes américaines. Mais ce rêve est irréalisable, car Vautour est un être fragile, au corps émacié et caoutchouteux (p. 35). Il est toutefois capable d'aimer une femme (Karen) et de se lier d'amitié avec Mistral, marginal comme lui, mais de manière différente. C'est un homme simple et sans ambition, « dans un monde qu'il rêve à sa mesure et qui est tout petit, mais pur et sans regret » (Jean Basile). Il aime la musique et le hasch et ne joue pas très bien de la guitare, « chante à peu près juste mais sa voix flanche et manque de fond » (p. 109). « Trop doux pour boxer le monde et le contraindre à réaliser [ses]

vœux » (p. 40), il est partisan du « peace and love » puisqu'il défend « la paix, la liberté pis l'American way » (p. 38). Emporté (trop) tôt pas une maladie congénitale et héréditaire « comme la petite misère aux jours émaillés de rêves et de gloire que fut sa vie ⁶ », il atteint l'immortalité grâce à Mistral.

Karen. Amie de Vautour âgée de 19 ans, elle habite maintenant avec ses parents à Régina où elle suit des cours à l'école de ballet.

Pélo. Ami de Vautour qui habite le même immeuble. C'est lui qui prévient le narrateur du décès de Vautour.

Coco. C'est l'ex-femme du narrateur qui est évoquée à quelques reprises. C'est elle qui obtient la réservation du studio d'enregistrement à l'université. La mère du narrateur, chez qui il se réfugie en février et où il rencontre sa jeune sœur de trois ans et son fils de cinq ans.

Les thèmes

L'amitié. « Le sujet principal de Vautour, c'est l'amitié ⁷ », a écrit avec raison Réginald Martel. Cette amitié transparait d'un bout à l'autre de cette histoire remplie de sentiments et d'émotions. Mistral se lie rapidement d'amitié avec Vautour même si les deux jeunes sont fort différents. Toutefois, il faut reconnaître que le succès médiatique que connaît le narrateur écrivain dès la parution de son premier roman (*Vamp*) correspond à celui que recherche Vautour le musicien.

La mort. *Vautour* est une méditation sur la mort, une révolte même contre la « grande faucheuse ». Raymond Bertin, dans le *Guide Mont-Royal*, l'hebdomadaire du Plateau Mont-Royal, a intitulé avec à-propos sa critique « Ode à un ami disparu »⁸. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : Mistral, le narrateur, a voulu rappeler le passage d'un ami qui, autrement, n'aurait laissé aucune trace. Ce narrateur, qui refuse de sombrer dans le pathos vu la morbidité et qui garde la tête haute, ne ressent pas moins, déchiré par cette rupture brutale, la peine au corps et au cœur. Il « oppose un tourbillon de vie et d'encre à l'angoisse du gouffre noir »⁹. Car *Vautour* cherche plus à combler l'espace vide que laisse derrière elle « la salope » (p. 59), qu'à célébrer le passage d'un ami. C'est pour mieux l'exorciser que Mistral lui consacre un roman, le roman du grand rêve de l'Amérique que poursuit le musicien, rêve que le narrateur, ainsi qu'il l'avoue, n'a pas toujours très bien compris. *Vautour* se veut « un grand livre sensible à [l']absence », une sorte de recherche de l'immortalité (p. 59). Le narrateur a peur de la mort, « la vraie peur, la grosse chienne, la vraie peur de mourir » (p. 56). Mais, découragé, il songe au moins une fois à aller trouver son ami (p. 58).

La génération des baby boomers. *Vautour* et Mistral règlent leurs comptes avec cette génération d'égoïstes qu'ils détestent : « Tu détestais ces vieux types, toutes ces saletés de quadragénaires, même Henry Fonda. Seul le très vieux bonhomme trouvait grâce à tes yeux » (p. 35).

L'écriture. *Vautour* se veut aussi une réflexion sur l'écriture. Projet difficile, on l'a vu, et qui semble, un moment, voué à l'échec : « J'échoue à traiter la mort d'un homme vivant, lire *authentiquement réel*. Ce pauvre diable d'homme qui s'appelait *Vautour* ne veut pas se laisser cerner par mes efforts, et j'y renoncerais tout de suite si je n'éprouvais l'accablant sentiment de lui devoir plus qu'une larme muette dans le secret de la mémoire » (p. 55). Tout est prétexte à l'écriture, comme en témoigne cet extrait de conversation entre les deux amis, le musicien et l'écrivain : « — O.K. ! O.K. ! J'ai compris. Tu prends n'importe quelle cochonnerie et t'en fais de la littérature. / — C'est pas automatique, ça marche pas à tous les coups, mais c'est à peu près ça. / — Moi qui pensais que c'était difficile d'écrire un livre. Au fond c'est juste du recyclage. / — Mettons que c'est de la récupération de fantasmes » (p. 40-41).

Le désespoir et l'angoisse. Le narrateur, comme plusieurs jeunes de sa génération et comme d'autres romanciers de la collection « Romanichels », est souvent pessimiste devant l'avenir. La mort de *Vautour* le secoue jusqu'au plus profond de son être, à un point tel qu'il n'attache guère d'importance à la vie et qu'il songe même à le suivre dans la mort : « Pour la première fois depuis longtemps, j'ai pensé sérieusement cette semaine à t'aller rejoindre mon cher » (p. 73). Il a même, dans un moment de désarroi, saccagé son appartement (p. 79). Il accuse

Vautour d'être responsable de ce découragement, de cette difficulté de vivre : « C'est toi, toi qui as semé cette adhésive angoisse que rien ne semble vouloir endiguer, ce mal obscène chez un homme jeune, et où est la vitalité brute et muette propre à cet âge qui devrait me distraire ? » (p. 75-76).

Le rêve américain. *Vautour*, comme *Vamp*, est une œuvre qu'il faut rattacher au courant du grand mythe américain que nous a révélé Jean Morency¹⁰. Il faut surtout méditer sur les rêves de *Vautour*, rêve anéantis par sa mort prématurée. Ce même *Vautour*, qui a une grande confiance en l'avenir, contrairement à son ami, lui reproche justement de ne pas rêver (p. 103).

Le projet collectif des Québécois. Mistral fait allusion à la recherche d'identité du peuple québécois, qui, selon lui, « a raté sa chance de devenir un vrai peuple » (p. 90). Il faut (re)lire ce qu'il dit de ce monde hostile dans lequel il est forcé de vivre, lui, « [k]oboye des villes koboye des champs des chantiers de construction des cours à scraps jonchées de tout un peuple décimé de tout un peuple de tôle hurlante un peuple en pièces détachées remisées vendues remises sur l'autoroute » (p. 47).

Le sens

Jean Basile, à mon avis, a bien compris la signification de *Vautour* quand il écrit : « On dirait que *Vautour* ne meurt pas du cœur mais d'une immense désillusion parce que les promesses d'autrefois n'ont pas été tenues et que les années 80

avec leurs yuppies chromés, leurs poètes formalistes à la noix, son sida, son féminisme dénaturé et, cela va de soi, l'augmentation constante du prix de la bière, ont été malhonnêtes et odieuses. Alors que reste-t-il à cette génération de *vautours-là* ? [...] Le personnage de *Vautour*, qui est tout en même temps un Christ, un mutant, un prince fatigué et décadent qui vit dans son empire de pacotille, en est, et en sera, un des exemples les plus frappants et, sans doute, le plus bouleversant car il arrive comme une foudre, sans qu'on l'attende. Christian Mistral vient d'en fixer le type avec un pathos unique¹¹ ».

Notes

1. *Vautour. Roman*. Préface de Georges-Hébert Germain, [Montréal, l'Hexagone, 1993], 146 p. (« Typo », n° 85). [Première édition : [Montréal], XYZ, [1990], 154[1] p. (Collection « Romanichels »).]
2. Jean Basile, « Christian Mistral. La charge de l'original fin de race », *Le Devoir*, 22 décembre 1990, p. D-3.
3. Richard Dubois, « Mister Mistral », *Relations*, n° 570 (mai 1991), p. 125.
4. Patrick Nicol, « Une mort dans le siècle », *Voix et images*, n° 49 (automne 1991), p. 153-154.
5. Jean Basile, *op. cit.*
6. Geneviève Picard, « *Vautour*, une belle envolée », *Tandem*, n° 4 (1988).
7. Réginald Martel, « *Vautour* : la plus belle épitaphe ! », *La Presse*, 16 décembre 1990, p. C 1.
8. Raymond Bertin, « *Vautour* de Christian Mistral. Ode à un ami disparu », *Guide Mont-Royal*, 30 janvier 1991.
9. Geneviève Picard, *op. cit.*
10. Jean Morency, *Le mythe américain, dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, [Québec], Nuit blanche éditeur, [1994], 258[2] p. (Collection « Terre américaine »).
11. Jean Basile, *op. cit.*